

20 avril, qui a donné de ce côté-ci de l'Atlantique le premier compte-rendu sommaire de la conférence du 19 avril. Le *Herald* de New-York, ordinairement si entreprenant quand il s'agit de câblegrammes, et qui a une édition publiée à Paris même, n'est venu qu'en second lieu. Le télégramme du journal américain qui annonce la fin de la mystification Taxil est daté du 24 avril et n'a été publié que le 25.

J'insiste sur ces détails pour bien marquer que j'ai racheté ma parole. J'ai toujours promis à mes lecteurs que s'il y avait mystification dans l'affaire Vaughan, je serais l'un des premiers à proclamer et à dénoncer cette mystification aussitôt qu'elle serait clairement établie, d'une façon ou d'une autre.

J'ai été le premier à flétrir le fumiste, en Amérique, après sa hontuse confession.

Je ne regrette donc nullement mon court voyage en Europe ; il m'a permis de prouver à mes amis et à mes adversaires que si je puis être trompé je n'hésite pas un seul instant à rebrousser chemin, quand il le faut.

Je ne le regrette pas pour une autre raison : ma présence à Paris, le 19 avril dernier, m'a valu d'assister à la scène la plus invraisemblable qui se puisse concevoir. Si je n'avais pas vu cela de mes yeux, je n'aurais pu croire à la réalité de ce qui s'est passé à cette réunion inoubliable. Il y a certaines choses qu'il faut contempler soi-même pour pouvoir s'en rendre compte. Le cynisme vraiment satanique de Léo Taxil est de ce nombre.

Nos jeunes gens vont à Paris pour étudier les misères physiques de l'homme afin de pouvoir mieux les soulager. Ils vont là aussi pour étudier toutes les sciences profanes. Car, qu'on aime Paris ou qu'on ne l'aime pas, il faut reconnaître que, dans le monde entier, il n'y a pas d'endroit où l'esprit humain puisse acquérir des connaissances, en bien ou en mal, plus rapidement et plus facilement.

Dans l'espace d'une heure et demie j'ai plus appris, à Paris, l'autre soir, que je n'aurais pu apprendre dans mon bureau pendant une année entière. J'ai vu jusqu'à quelles profondeurs peut aller la perversité humaine—si toutefois c'est

vraiment la perversité humaine et non pas diabolique que j'ai vue. J'ai sondé les abîmes de l'hypocrisie. La nature humaine m'a été révélée sous un aspect hideux que je soupçonnais à peine. J'ai eu sous les yeux un monstre, non pas physique, mais moral : un être humain à qui le sentiment de la pudeur manque absolument ; qui se fait gloire de ce dont rougissent les hommes ordinaires ; qui, de propos délibéré, provoque chez ses semblables le mépris et le dégoût et qui se délecte dans la manifestation de ces sentiments à son égard, comme d'autres se complaisent aux applaudissements et aux acclamations.

C'a été pour moi une "leçon de choses" d'un nouveau genre, douloureuse mais salutaire.

M. Bois, de la *Vérité* de Paris, commence ainsi son compte-rendu de la conférence du 19 avril.

Un journaliste du Canada, M. Tardivel, est venu en France exprès pour assister à la séance d'hier et voir Diana Vaughan. D'autres sont venus de moins loin, mais ils n'ont rien à regretter : ils ont assisté à une scène comme on n'en voit pas deux dans une vie.

En effet, on peut regretter ce qui est arrivé, mais personne ne regrettera de l'avoir vu.

Il y a autre chose que je ne regrette pas, non plus, bien que cela puisse paraître étrange : c'est d'avoir cru à la bonne foi et à la sincérité de Léo Taxil.

Le lendemain de la manifestation, la *Croix*, de Paris, disait :

Les catholiques conserveront le souvenir de cette mystification dont ils ont été les dupes bien naturelles ; les hommes bons et loyaux sont et seront toujours les victimes des hypocrites et des voleurs. C'est à leur louange.

Taxil n'était pas un hypocrite ordinaire. Pour mieux jouer son rôle, il avait su, depuis sa prétendue conversion, conformer sa vie, ostensiblement, à sa nouvelle condition de "catholique" croyant et pratiquant. C'est au point que ceux qui l'accusaient d'imposture, et qui avaient manifestement raison, au fond, n'ont pu apporter aucune preuve à l'appui de leurs affirmations.

On l'a accusé de s'être enfui de Trente, d'avoir